

Catalyseur de développement Sebastien Jünger

Le temps est souvent représenté par des images de ce qui a un caractère éphémère. Avec cela, il est le sol nourricier de l'évolution. Une réflexion sur l'essence du temps.

Un concours invite à envoyer des photos sur le thème du temps. Par exemple, on voit un édifice — en ruine. Mais qu'est-ce que le délabrement a à faire avec le temps ? Beaucoup avec ce qui est éphémère. Mais l'éphémère n'est pas le temps. En outre, ce qu'on affectionne aussi c'est de représenter le temps par une pendule qui fonctionne, autrefois en tant que la pendule de l'heure de la mort personnalisée, aujourd'hui — dans le sens d'un penser de production occidental — en tant que chiffres digitaux d'une mesure informatique du temps. Ce cours du temps est signalé en dixièmes, centièmes ou millièmes de seconde, précision et objectivité, inévitable. Il me semble que cette conception du temps n'est pas féconde.

À partir du quotidien, nous connaissons sur ces entrefaites le temps qui n'est pas normalisé, dans le cas extrême comme stress, le trop plein qui arrive à un moment déterminé ou bien sur un laps de temps plus long, et comme ennui, lors duquel le temps semble traîner en longueur, non accompli et irréalisable. Ces expériences élémentaires mènent à un concept du temps plus vivifié : le temps est tout autre qu'objectif, nous l'éprouvons subjectivement, parfois comme écrasé, parfois comme étiré. On semble lui être livrés, il est quelque chose « d'extérieur » à nous.

La qualité du temps en tant que problématique personnelle, Michael Ende l'a décrite en image dans son ouvrage « *Momo* »(1). La demoiselle Momo en fait l'expérience dans un espace protégé recouvert d'une coupole en or pur, comment sous l'apparence d'une colonne de lumière un pendule se meut en oscillant au-dessus de la surface unie de l'eau d'un étang, d'un bord à l'autre de celui-ci. Lorsque le pendule atteint le bord de l'étang, un gros bouton de fleur émerge, qui se déploie, éclôt et de nouveau se défait, aussitôt que le pendule a atteint le milieu de l'étang sur quoi, au bord opposé de l'étang, un autre bourgeon éclôt et fane lorsque le pendule s'éloigne de nouveau. Ce temple d'or, comme l'explique Maître Hora à Momo, repose en tout cœur d'être humain singulier ; en lui vit ce temps à chaque fois personnel.

Ce que Ende a décrit poétiquement, Rudolf Steiner l'indique selon plusieurs degrés successifs dans la méditation pour les membres de la Société Anthroposophique Universelle, qu'on a appelée Pierre de fondation. Dans la seconde strophe le temps est exprimé dans son moment rythmique et profond :

« Âme de l'homme !
Tu vis dans la pulsation cœur-poumons,
Qui par le rythme du temps
Te mène à ressentir l'essence de ton âme : »

Le temps mène au sentiment, et certes au sentiment vivant de l'âme individuelle. Dans son intériorité. Et pour finir c'est le cœur.

Si le temps restait une affaire exclusivement personnelle, il rendrait l'être humain égoïste. C'est ce que montre Ende dans « *Momo* » avec l'action du monsieur Gris qui persuade aux gens d'épargner le temps, et donc à conserver son propre temps. Cela signifie que ce temps ne se trouve plus en commun, à disposition des autres. Précisément, cette teinte égoïste de l'âme mène cependant à la perte du temps personnel : les hommes gris aspirent le temps épargné comme leur propre élixir de vie et l'anéantissent de ce fait, car ils ne sont plus productifs, ni pour eux, ni pour les autres. C'est à quelque chose de similaire que fait allusion le film « *In Time* » (2), à savoir ce que signifie l'assujettissement unilatéral au pouvoir du temps sur d'autres, ici comme une détermination prise sur la vie de l'autre. Que Will Salas brise les lois posées, grâce à un cadeau de temps et déclenche finalement une révolution, parce que par le don du temps, d'autres deviennent libres, cela montre la signification sociale du temps — avec ces côtés sombres, le pouvoir : Alors que les hommes gris, dans « *Momo* » volaient aux hommes le temps, et de ce fait les affaiblissaient, sous prétexte de l'épargner, le veilleur du temps dans le film « *In Time* » veillait à ce que seuls les hommes de la

classe supérieure disposassent de suffisamment de temps, autrement il est, comme chez Will Sala, réquisitionné.

Si plus loin dans la seconde strophe de la Méditation de base on dit :

« Exerce la *conscience de l'esprit*
Dans l'équilibre de l'âme
Où dans leur flux mouvant
Les actes du devenir du monde
Ton Je
au Je des mondes
Unissent : »

c'est la dimension cosmique du temps qui devient évidente. Ce n'est qu'après que le lien vivant, pour ainsi dire exhalant du Je et du monde — si l'on suit la sentence — devient possible le :«

« Et tu *ressentiras* en vérité
Dans l'activité de l'âme humaine ».

La méditation de base élargit le regard jusqu'au Christ, dont la volonté agit :

Dans les rythmes des mondes versant sa grâce aux âmes.

accompagnée par les êtres de la seconde Hiérarchie, les Kyriotetes, Dynamis et Exusiai. Tant que nous éprouvons le temps comme quelque chose d'extérieur, c'est peut-être parce que cela dépend du fait que le temps lui-même est quelque chose d'essentiel. Dans sa phase d'évolution de la Terre de l'ancien Saturne, comme la décrit Steiner, le temps « vivant » est né en tant « qu'entité autonome » dans le sacrifice des trônes à l'égard des Chérubins, et aussi des esprits de la personnalité (Esprits du temps ou Archai) comme il les a appelés (3).

La Terre est un laboratoire d'évolution du Cosmos. L'être humain sur Terre dans l'espace l'isolement du monde et dans le temps ou il est dedans le monde, vit des conditions pour apprendre la liberté et l'amour. Le temps n'est donc nullement éphémère, ni ruine. Le temps, expose Rudolf Steiner selon un sténogramme, est une expression de « divers degrés d'évolution » : « Il n'y aurait pas de temps, si tous les êtres se trouvaient au même degré d'évolution. » (4) Le temps est donc un catalyseur pour l'évolution, il est une expression de ce qui est créateur et productif ; il est le médium, dans lequel le monde intérieur se développe et ce monde intérieur devient fécond pour la participation de l'être humain au façonnement du monde extérieur. C'est précisément en se liant au temps et en l'éprouvant que l'être humain se manifeste comme un être qui évolue de nature. À l'évolution compte il est vrai le détachement de ce qui est abandonné par évolution — il se peut que dans cet aspect se fonde l'image du temps comme éphémère. La délimitation du temps restreindrait cependant l'être humain dans son potentiel d'évolution — car celui qui n'a pas le temps, est affranchi d'évolution.

Das Goetheanum, n°51-52/2011

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes :

(1) Michael Ende : *Momo*, chapitre : « *Momo se rend là d'où provient le temps* », Stuttgart 1973.

(2) *In Time*, film de Andrew Niccol (voir la recension ci-dessous, D.K.)

(3) Rudolf Steiner : *L'évolution du point de vue de ce qui est vraiment (GA 132)*, conférence du 31 octobre 1911.

(4) Rudolf Steiner : *Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique (GA 110)* ou Rudolf Steiner : *La quatrième dimension (GA 324a)*, réponse aux question du 21 avril 1909, au soir.

Recension :

Survivre par le don
Sebastien Jünger

Dans le film d'Andrew Niccol, « In Time », le temps n'est pas simplement qu'un facteur de pouvoir — il est une métaphore pour la responsabilité sociale.

Le monde est désespérant, imprégné de béton et de peurs. Les hommes appartenant à la classe des travailleurs pénibles doivent constamment compter sur leur contingent de temps qui s'épuise, et donc ils meurent. Il s'écoule, parce que le temps passe sans plus, et qu'il est en plus réduit à chaque café, chaque prestation de service, chaque retour dans une zone d'habitation confortable, pour lesquels on compte des minutes, des heures et même des secondes. Toutefois : chacun peut recharger son budget temps, par exemple par rétribution sous forme d'un contingent de temps. Les membres de la classe supérieure vivent en n'étant pas concernés par cela, une société *cool*, marquée par des hommes portant costume (les femmes n'y jouent presque aucun rôle) : ils disposent de tellement de temps qu'ils peuvent ainsi en profiter jusqu'à des centaines d'années durant. Pour autant que l'intrigue est une critique traditionnelle de la société, les contingents de temps sont clairement caractérisés comme de l'argent. Et qui a l'argent (le temps) a le pouvoir. Pourtant il existe là-dessus des nuances remarquables ; nous savons que la publicité voudrait s'assurer de l'attention des consommateurs. Mais en buvant un café, a-t-on réfléchi si l'on a décidé de combien de temps lui consacrer ? Ce film place ce contexte sous un éclairage cru. J'ai tendu l'oreille à la composante sociale du temps, que le film a élaborée : chacun peut, à tout moment — dans le cadre de son propre contingent de temps — donné son temps à autrui. Et cela se produit, en particulier par le héros Will Salas, à l'égard des êtres humains pour lesquels le temps s'écoule, même si lui-même ne dispose plus de beaucoup de temps. Cependant même la préparation du temps peut être saisie par des élévations de « prix » ou des baisses de salaires, on peut aussi simplement réquisitionner le temps (une simple manipulation suffit — un mécanisme de protection comme la délivrance d'un accord n'existe pas). Morale sociale : Toute grande exigence de temps entraîne que d'autres mourront plus tôt. Morale personnelle : Celui qui offre son temps à autrui, au sens d'en faire don, lui permet alors de survivre. Cette métaphore précieuse aide à voir bien au-delà des conventionnelles flingueurs et poursuites en voitures.

Das Goetheanum, n°51-52/2011

(Traduction Daniel Kmiecik)

In Time. USA 2011, 109 minutes. Warner Brothers. Mise en scène et scénario de Andrew Niccol. Avec : Justin Timberlake (Will Salas), Amanda Seyfried (Sylvia Weis) et Cillian Murphy (Raymond Leon).